
La métaphorisation des origines: une quête limite

Yves Préfontaine, poète

Parler de soi n'est pas aisé... et l'équilibre, difficile entre le narcissisme complaisant et l'autocritique masochiste. Exercice périlleux s'il en fut mais qui peut être salutaire selon l'angle d'où on l'observe. Exercice que l'on m'a suggéré de faire, de toute façon, et qui, dans le contexte, a pris la forme d'une communication-lecture de textes...

Comme bien des auteurs (ou plus que d'autres), je suis sur la corde raide quand je me trouve en situation de tenter une auto-exégèse de mon travail, même si je me sens plutôt à l'aise avec la thématique proposée ici. Car je suis parti très jeune de ce que l'on pourrait appeler la barbare *métaphorisation d'une pré-culture* pour, peu à peu, me diriger vers une métaphorisation de plus en plus humanisée du monde pluriel de cette même culture dans laquelle tout individu socialisé baigne, avec ou contre son gré. Il n'y a que la schizophrénie pour échapper à cet état implacable. Or, je n'ai traversé aucune crise de cet ordre. Je dirais plutôt que mon approche de l'expression poétique a pu frôler une sorte de paranoïa prométhéenne, ou qu'elle nourrissait sa colère d'une réaction dépressive face à l'impossibilité de *tout dire*, à l'impossibilité de réaliser une *pan-graphie* du monde et de tout ce qu'il porte. Je laisse ce problème aux psychocritiques qui dépèceront peut-être, un jour, mes travaux...

Le postulat premier à l'époque, instinctif, non rationalisé mais qui va de soi, si l'on daigne se pencher sur la genèse de mon itinéraire, le point de départ, c'est que *l'art procède d'un rapport de forces entre le monde perçu comme une menace quasi guerrière et un moi qui s'affirme contre lui.*

De mon premier recueil *Boréal*, écrit en 1954-1955, jusqu'au début de *Pays sans parole*, en 1959-1960, et même au-delà, par éclairs, les clés de mes ouvrages pourraient se résumer ainsi :

- la Nature omniprésente est ressentie comme un énorme bruit, un vacarme aveugle et chaotique qu'il faut contrôler par un Verbe ordonnateur et forcené (le gouffre qui fascine, le vertige qui méduse mais qu'il faut maîtriser sous peine de mort) ;
- à ce vacarme, il ne peut y avoir qu'une réponse à sa mesure, une *nomination* bruyante. Il faut tenter d'organiser ce bruit par un autre bruit tout aussi puissant ;
- il faut ajouter à ces perceptions extrêmes l'influence évidente de la *dimension physique* de notre pays-continent.

Ce continent (l'Amérique) est implacable. Bien.
Que son Verbe le soit aussi¹.

Mais commençons par le commencement. *Parole tenue*, ma rétrospective poétique parue à L'Hexagone en 1990, s'ouvre sur un indice inédit (je préfère ce terme à préface et suis gourmand de ce type d'explications *a posteriori* de mes textes) qui date de 1963. J'aimerais vous en livrer quelques lignes :

Verbe.

C'était au temps où les mots fusaient à la source même du volcan. Je veux dire de l'être. Arbres arrachés, foudroiements au milieu des déserts d'os, tempêtes immobiles me nourrissaient de leur beauté toxique. L'horreur de ne s'accrocher qu'à l'éclat funeste des vocables et des phrases extrêmes, soudain révélés dans leur nudité accablante, cette horreur m'était familière. Je régnais sur un empire de spectres.

1. Extrait de « Prima materia », aphorismes et fragments inédits, vers 1958.

Mais je me savais soutenu, dans les souterrains de cet ouvrage, par tous ceux-là qui frôlèrent l'impossible, la mythique révélation, l'essence du *sêma* poétique. Soutenu, du moins, par le souvenir de leur cheminement dans les broussailles profondes du langage, parmi ces toundras où les paroles justes qu'on attend avec fièvre ont la présence de l'éclipse.

Mais la Parole est un miroir aux alouettes contre lequel l'ouvrier de nouvelles *situations verbales* (ou celui qui se veut tel) finit par se briser. Cela fait, ne reste plus que l'homme au centre de ses ruines, ou alors, tel qu'il se souhaitait, préparé à d'autres itinéraires.

À cet indice de 1963, j'ai ajouté une note en 1988 qui se termine sur ces mots :

Or, malgré la « mystique spatio-cosmique » radicale, le « matérialisme phonique » parfois excessif qui le caractérisait, cet itinéraire n'en mène pas moins, peu à peu, à l'enracinement plus évident de *Pays sans parole*, à la graduelle simplification des écritures qui suivirent.

Je concevais donc la vocation du poète d'une manière quelque peu orgueilleuse, comme une sorte de mystagogue (le *mustagôgos* des Grecs anciens : l'initiateur aux mystères).

Dans un recueil d'aphorismes et de fragments, intitulé *L'antre du poème*² et publié en 1960, je notais :

Poésie: sorte de mystagogie bafouillante...
Sorte de mystagogie toutefois.

Ou encore :

La Poésie-guerre-des-mondes...
La Poésie-queue-de-comète...

[...]

Titan, ce fut le Verbe.

[...]

2. Cet ouvrage n'est pas repris dans ma rétrospective *Parole tenue*; il fera partie d'une autre publication, presque aussi *monstrueuse* que cette rétrospective, laquelle sera constituée d'aphorismes, de fragments, de paraboles, une sorte de journal qui accompagne mon cheminement et poétique et politique. Ce livre s'intitulera *Carnets de veille*.

Pas plus de compromis entre le choc de deux mots qu'entre celui de deux comètes: un éclatement, non une caresse...

Le terme de *mystique*, au sens étymologique (relatif aux mystères), conviendrait peut-être mieux à cette période. Mais une mystique sans dieu révélé, sans religion précise. (Ce trait m'est resté, je crois, tout au long de ma vie et de mon travail.) Je percevais la matière elle-même comme divine. Plus tard, en 1964, dans *Nuaison*, on retrouvera cette notion de matière divine :

Maintenant, les matières affluent vers ce centre de nous-mêmes qui n'est plus d'humaine flamme mais de forge divine.

Mais revenons en arrière. Qu'est-ce qu'on trouve dans cette période *cosmocentrique*, cette mystique *spatiocosmique*? Les éléments à l'état brut hurlant d'un chant premier, fondateur mais encore non fondé, la sauvagerie primordiale d'une genèse cosmologique imaginaire (quoique je m'étonne aujourd'hui d'y trouver des images qui ne sont pas très éloignées de celles que nous donnent les sciences actuelles). D'où le recours à un vocabulaire truffé de termes géologiques, botaniques, astronomiques plutôt rares (on me l'a reproché parfois mais cela m'était naturel parce que, jeune, j'ai été fort intéressé par les sciences naturelles, sans doute sous l'influence de mon père).

Pour arrimer ma pensée au thème proposé, je dirais que cette partie de mon travail se situait au niveau de ce que j'appellerais une *métaphore pré- ou anté-culturelle*, dans la mesure où le matériau-langage qui est le comble de la complexité culturelle de l'espèce peut tenter d'exprimer quelque chose d'obscur qui lui serait antérieur. Quelque chose comme la guerre et, simultanément, les épousailles des éléments en fusion, la lutte des genèses.

Je travaillais (du moins m'en donnais-je l'illusion) à la frontière entre nature et culture. Car est-il rien de plus fascinant que l'étude de cette frontière qui, un peu plus tard, m'a mené à des études d'anthropologie en bonne et due forme? Réflexion faite, j'avoue avoir joui et souffert davantage dans ma recherche intuitive à cette frontière, dans ma quête poétique, que dans mes études universitaires. Mais cela, c'est une autre histoire...

Pour tirer un exemple parmi nos propres archétypes culturels, je me sentais plus proche d'un explorateur coureur des bois, vaguement panthéiste, que du paysan, même si je voue à ce dernier le respect qui lui est dû. Plus près d'un François Paradis qui aurait été poète et philosophe que de ceux qui restent blottis au village, près du foyer. Pourquoi me prend l'envie d'encore citer *L'autre du poème*? Parce que j'y trouve des clés pour tout ce qui concerne mes sources premières. Parce qu'il est contemporain de mon premier cheminement. Par exemple, j'y lis ceci :

Alerte ! Les métaphores se disloquent.
 Il y aura pénurie d'éclatements.
 Il faudra rugir. Encore scruter.
 Renverser les structures à peine épanouies.
 Les métaphores se disloquent et le voile crève à force de voiler.
 Il faudra beaucoup de sang frais dans les veines futures.

À ce niveau de tension, l'esprit flanche... Prométhée n'aura pas le foie rongé par un aigle pour l'éternité. Il sera foudroyé par la folie. Je lis cet extrait de *La proie de l'espace* (l'espace et le froid étaient mes domaines privilégiés où je régnais sur mes fantasmes extrêmes) :

par le Froid : plaines poudreuses où les rythmes figent –,
 par le Froid : envers de vie retournée blanche, froid-mort ici d'où soudain gicle une trombe de masques sur ma face.
Par l'acharnement du Froid –,
 Aux sources. Je suis aux sources d'avant l'effroi, aux sources d'avant ce bloc sur l'être.
 Par le délire, blanc délire d'étoiles coupées sous le tranchant de l'œil, je torture, je crispe et je mange ces météores en dedans.
 Par le dernier frisson de l'arbre chu,
 intègre – je suis intègre parmi les marécages, intègre en dépit de mes plaies qui pourrissent, s'épandent sur la charogne d'être vomissant une lèpre de duré, blessure sertie de rides creuses comme les antres d'avant sommeil.

Moi, à petits ongles, JE GRUGE L'ÉTERNEL !

Et ma soif foudroie la foudre même.

Où va celui dont la soif foudroie la foudre même, sinon vers la folie? Où va celui qui, dans une sorte d'animisme étrange, fait parler l'arbre?

L'ARBRE:

Le jour aux ouragans de lumière aiguisée la nudité des crêtes –
[...]

Cependant je m'enfonce entier aux profondeurs
où les parfums se font meurtres où s'ébruite
en monceaux une rage d'autant dure que les cercles
se referment – tordus – serpents vitreux sur un sable
de braise – et fraîcheurs détruites au-delà mais ici massées
dans l'attente du germe

LE TÉMOIN:

J'écoute l'arbre
Le silence tisse
une pierrerie d'espace

Ou encore:

S'ÉTERNISE LE TRIOMPHE DES NEIGES NOIRES PAR-DELÀ LA VACUITÉ
DE L'ÉCORCE

Aurores en mouvantes fixités les neiges noires hurlent
sur les orgues d'espace leurs arpèges de vide
ET DÉJÀ déjà au bout du sang refroidi dans le sifflement
des neiges noires dans le froissement d'outre-berge
le long crâne fou –
au sourire de glace –
qui dévore

Et le paroxysme:

Et lui l'Espace qui nous dresse nous hérissé explose
à fendre blocs d'espace
monstre pulsant qui dégorge ses mondes pour en parfaire
la bourbe diluviale

Les temps s'expulsent des artères crochies
sous l'ampleur qui disloque
Les temps s'expulsent
énormes cadavres Univers enlargi
fleuves et ressacs vomis et retenus
depuis les rythmes de rupture

Et nous girons à l'arrière de ces temps
 Nous pétrifions l'orage nos crânes alertés strident
 par les neuves novæ

Soudain sifflent les étoiles bêtes érosives à l'Espace
 qui se dévore Ô Lumière
 Étoiles creusets où fondre la mémoire même du feu
 en volcans de panique

Merveille Merveille désintègre réintègre les vocables-carcans
 Ô Froid plus feu que froid
 notre départ anordî vers le pôle du Vivant

Merveille aux soirs de soufre qui régneront sur les cendres
 avant que dieu-de-l'eau brille à nouveau sur les sources
Sources Ô –

sources

*Or nous voyagerons encore aux impossibles blessures
 Et nous abîmerons beaucoup les axes de parole.*

Dans *Le septénaire des espaces*, j'exprime plus sobrement cet orgueil prométhéen, cette volonté d'arracher aux dieux muets la maîtrise du temps :

Je tords l'heure.
 J'éventre l'heure.
 J'arrache à l'heure ses privilèges de meurtrir.

On devine le danger. Je l'ai pressenti, déjà, vers 1956, dans *L'ancre du poème* (ce recueil encore une fois...) :

Les mots faïtières sont les astres qui constellent les clairières osbcures et le ciel de conscience.

Les mots faïtières sont les torches illuminant le haut-lieu où l'homme se dresse en apogée de savoir intuitionnel.

(Au delà, j'imagine une trombe de possibles, et je deviens fou).

C'est un drôle de Prométhée que ce Prométhée-là... Il ne vole pas le feu aux dieux puisque les dieux n'ont pas de visage, que *le* dieu est un chaos bruyant, sourd, aveugle et muet. Lui, il plonge dans la fournaise des origines pour la dompter *en la nommant*, cette fournaise, en rapporter, croit-il, au moins une braise de connaissance, la nomination des sources innommées étant perçue comme connais-

sance, victoire sur la matière fascinante, indomptée. Mais c'est aussi un Sisyphe qui pousse éternellement *sa pierre de verbe* vers le haut d'une montagne inconnaissable... (*Pierre de verbe...* c'est une image tirée d'un aphorisme inédit: avec la musique, bien évidemment, j'aimais comparer la poésie à la sculpture, au travail d'une matière-verbe, d'une *pierre de verbe*.) Ce Prométhée et ce Sisyphe (si vous permettez une déviation circonstancielle des mythes pour illustrer mon propos) sont tous deux condamnés, non à leur châtement traditionnel, mais à la folie ou, moins tragiquement, au silence.

Cela, je l'ai senti très tôt durant cette période de ma vie et j'ai tenté, plus tard, de l'exprimer dans un texte daté de 1970 et intitulé *À la limite*:

Récupération inconditionnelle, furibonde, totalitaire, excluant toute mesure, d'un Verbe matriciel qui me fut ôté, dont je fus *collectivement* et *personnellement* castré: tel pourrait être aujourd'hui *l'un parmi d'autres* desseins que je distingue en évidence trop criarde dans ces textes déjà lointains, vociférés dans un contexte socio-politique et culturel d'un vide à peu près total qu'il fallait habiter, pour survivre, avec une fureur au moins égale à l'épaisseur de son silence. Cet éloignement même me les rend étrangers et pourtant, ils demeurent incontestablement complices, intriqués dans mon cheminement; celui-ci, plus proche, toujours, d'une forme d'intuition foudroyante, que d'aucuns prétendent déclassée, que de la recherche méthodique d'un discours. Et cette obsession de la *musique-genèse*, de *l'éclatement rythmique premier*, barbare et divin, qui furent sans doute à l'origine des choses...

Donc, refus rageur, adolescent, de l'aphasie *collective* et *personnelle* et pour cela, l'excessive Métaphore jusqu'à l'éclatement d'elle-même et de soi, l'expression d'une genèse, comme surhumaine ou subhumaine dans son bouillonnement. Je dirais même qu'il y eut, à l'origine de ces approximations, le rêve d'une *anhumanité du Verbe*. Un rêve certes, car l'humanisation était à l'avance inscrite en un point quelconque de cet itinéraire, ou lors, il menait droit à la fin psychique.

[...]

Je ne juge, ici, ni ne condamne: mon goût ne me portait pas vers ce type de Narcisse qui, insatisfait de soi, s'essayerait à de multiples chirurgies plastiques pour n'aboutir, au bout du compte, qu'au casse-tête effroyable d'un visage éclaté. Je n'avais pour moi que la féroce naïveté des genèses. En mon pays très seul, il y a peu – a-t-il tant

changé? – il faisait froid l'hiver, mais le soleil délirant de février m'enneigeait d'illusions, me parlait d'une vérité possible, aussi *lyrique que décapée*, aussi nue que violente, fuyante par essence mais peut-être exprimable envers et contre toutes limites. Et cet immense pays presque vide d'humanité éveilla très tôt en moi une telle rage d'*habiter*, d'investir, fût-ce *bruyamment*, l'Espace ennemi, fascinant, l'*Espace-maître*...

[...]

Celui qui perçut, ne serait-ce qu'une fois, le mouvement terrifiant de certaines forces, celui-là ressentira jusqu'à la fin l'inoubliable brûlure. Rien ne le détournera désormais de l'attention qu'il portait déjà à l'imminence d'un événement, stricto sensu, inqualifiable. Rien, sinon la difficile volonté d'oubli.

Il faut croire que, malgré mes fragilités, j'ai la couenne dure. Car j'ai vécu des moments de silence et de prostration, mais je ne me suis pas tu. Pas encore. Bien au contraire.

Pendant longtemps, mon lieu et mon moment d'élection, d'extase et d'exaltation, pour ne citer qu'un exemple, était une tempête déchaînée, au phare de l'île Verte, dans le Bas-Saint-Laurent où je passais mes vacances, où j'allais faire des incursions même en novembre, mois de tempêtes extrêmes. Très romantique, ou post-romantique, cela... Chateaubriand devant la mer, etc. Mais l'île Verte, dans notre grand fleuve, n'a rien à voir avec les côtes normandes ou bretonnes. On regarde vers le nord. Il y a le fleuve-mer et la Côte-Nord. On sait qu'au-delà, après quelques villages, il n'y a plus rien. Plus rien que la forêt boréale, puis le *muskeg*, puis la taïga, puis la toundra, puis le pôle... J'y vivais le comble de l'indomptabilité, le comble, précisément, de la métaphore pré-culturelle, acculturé, si je puis dire, seulement par ma capacité de *tenter de la dire*...

Non, je ne me suis pas tu. À travers les inédits que constituent *Les épousailles* dans *Parole tenue*, on peut percevoir, je crois, une graduelle harmonisation du bruit, un enracinement, une présence de l'homme qui va s'amplifiant, une pré-politisation, un atterrissage de Prométhée et de Sisyphe qui reviennent sur terre voir un peu de quoi il retourne...

Avec *Pays sans parole* et *Débâcle*, j'ai tenté une sorte de réconciliation entre l'homme d'ici et les forces brutes qui l'entourent,

métaphorisées jusqu'au délire dans mes ouvrages précédents. Alors commence la métaphorisation d'une culture. Mais la nature brute pointe encore ici et là, quoique de façon moins violente. De cette évolution, je témoigne dans la postface aux *Épousailles*, qui date de 1965 :

Et là commença de naître une autre tonalité dans le regard que je portais sur les choses et les êtres. Si j'ai en partie perdu foi en cette attitude, ce n'est pas sans traverser de nombreuses et parfois violentes mutations sur lesquelles il serait parfaitement vain de s'attarder. Mais je regrette un peu – quelquefois à en mourir – cette façon que j'avais de réellement *vivre la mer*, une mer qui n'aurait jamais été sillonnée par les hommes, cette façon que j'avais d'élire, comme fondement de mon « art poétique » (*archipoétique*, devrais-je dire ; l'idée adolescente d'un hypothétique archipoème m'a longtemps fasciné, obsédé) le froid, l'hiver, le gel, le volcan, la lave, les extrêmes en somme, de les opposer comme antithèse à tout ce que l'humain – la chaleur humaine – peut recéler de périssable et de pourrissant.

Dans ce changement, il est peut-être arrivé ceci : le passage de la haine de soi du temps où ces textes faisaient irruption sur la fameuse « page blanche », de l'obsession de mon lieu *géopoétique*, à un commencement d'amitié pour cette infime partie du tout humain, ici écrasée sur une plage atlantique.

Immarcescible *lieu commun*...

Cet atterrissage correspond à la période de l'enracinement, de l'appartenance, de la poésie dite « du pays », à laquelle une critique souvent paresseuse a tôt fait de m'assimiler en évacuant tout ce qui précède et qui persiste au long de mes ouvrages subséquents. Loin de moi l'idée de rejeter cette période plus connue, je crois, des lecteurs et de la critique médiatique ou universitaire. Mais il est quand même curieux que ce soit une critique et écrivaine américaine, Andrea Moorhead³, qui ait le mieux saisi cet aspect ontologique de mon travail dans une étude, pour moi essentielle, publiée dans la prestigieuse revue américaine d'études romanes, *The French Review*, alors que le silence s'était fait ici sur mon petit cheminement (être vu et

3. Andrea Moorhead, « Ontology of Speech : A Presentation of Yves Préfontaine's *Pays sans parole*, *Débâcle* suivi de *À l'orée des travaux*, and *Nuaison* », *The French Review*, 59, 6 (mai 1986).

entendu par les médias ou ne pas l'être, telle est aujourd'hui l'exécration question...). Or, depuis quelques années, sans me prendre pour Réjean Ducharme, je vivais plutôt retiré des milieux qui font et défont l'image des créateurs. J'étais las de ces artifices, de cette méchanceté, de ce cynisme qui trop souvent caractérisent ces milieux. (Mais les milieux en question se chargent de vous faire payer votre «éloignement».)

Même cette période dite «du pays» et de l'appartenance est traversée de préoccupations parallèles. Et dès 1964, dans l'indice ouvrant *Pays sans parole*, je notais ceci (on me pardonnera la longueur de la citation, mais c'est un texte charnière pour moi):

Un danger nous guette déjà, poètes québécois, c'est celui d'une thématique dont l'uniformité n'aurait d'égale que la gratuité. Le pays nous harcèle de ses langages étouffés, de ses énergies longtemps réprimées, de son hiver qui nous mine et nous recrée et nous enlise. On ne peut parler, pour cerner l'ensemble des mutations et contradictions qui assaillent notre société, de *re-découverte* au sens strict du terme. Car j'ai l'impression, sinon la conviction, que l'homme québécois d'aujourd'hui (francophone et américain, et non pas français égaré d'une province perdue depuis longtemps et de plus oubliée dans la stérilité de quelques *arpents de neige*, entre un bréviaire et un dialecte dégénéré...) – l'homme québécois en est aux premiers balbutiements de sa propre *découverte de l'Amérique*.

Quand je parle de l'Amérique, il va sans dire que je n'entends pas l'énorme masse états-unienne qui pèse sur nous de tout son poids, mais quelque chose de plus profond, de plus vaste et de plus diffus. Dans une certaine mesure, malgré l'in vraisemblable disparité de races et de cultures qui est la marque de cette énorme tranche de l'Occident, on peut émettre l'hypothèse d'un *sentiment américain*, homologue ou presque, de ce *sentiment européen* que l'Europe tente d'élire comme l'un des fondements de son unité.

Si le thème du pays, de l'enracinement, s'est imposé à nous comme une nécessité à la fois joyeuse et tragique, c'est tant mieux et c'est en même temps inquiétant. Tant mieux, parce que nous mettrons un nom, plus encore un *verbe*, sur ce qui n'était que silence et, *apparemment*, hiatus historique; inquiétant, pour la raison que j'effleurais plus haut. Car l'unanimité qui n'est pas conquérante, discutante, contredite, n'est rien moins qu'un masque posé sur la multiplicité des œuvres à entreprendre.

Mais je persiste à croire qu'à travers le thème du pays, c'est, entre autres, notre propre vision de l'*américanité*, notre façon francophone d'être américain, que nous poursuivons plus ou moins obscurément, avec plus ou moins de bonheur.

[...]

Tout au plus, le poète peut-il mettre un *nom* là où régnait un silence frileux, une néance neigeuse. Mais à ce niveau, son rôle est fondamental, *élémentaire*, et même, dans certains cas, prémonitoire. La naissance d'un pays, c'est l'œuvre d'un peuple en travail. Comme la poésie souhaitée par Lautréamont, un pays doit être fait par tous, non par un ou quelques-uns. De même, cette Terre que l'on dit être des hommes.

[...]

Il me plaît de voir le poète comme l'*homme total* aux antennes multiples tendues tant vers l'Humain, les nervures des feuilles, les strates telluriques que vers la cybernétique. Homme total – si cette expression peut encore avoir un sens dans un monde où nous souhaiterions qu'elle devienne un pléonasme...

[...]

Je dis que celui-là doit continuer de tendre la main, oui, à Prométhée, oui, à Sisyphe, mais aussi à l'homme de la rue écartelé dans le vacarme quotidien, au cosmonaute manqué qui dort en chacun de nous – hier, c'était au Mozart assassiné – au Rebelle au sens que Ernst Jünger donne à son *waldgang*. L'homme entier est à lui, et, bien au-delà des « pays sans parole », la parole sans pays. Et l'homme, ça n'est pas rien. Car si celui-ci se révèle comme le grand planificateur du meurtre, il est aussi, Janus effroyable et merveilleux, l'inventeur de l'amour dont les exigences de pérennité sont irrépressibles.

La violence verbale n'est pas encore exorcisée dans les premières parties de *Pays sans parole*:

Ici la Terre ouragane aux faites aplanis s'éprend à durcir
de la moelle du froid
À cri vif gorgé de vivre mais fougère étranglée de verglas
Tu lofes plus proche à grandir tu lofes à la colère dure d'hiver
plus proche à pétrir l'espace et la plaie débondée
emblanchie de cristaux

Mais une sorte d'harmonie tragique envahira, je crois, mes textes, graduellement. L'homme s'y fera chair:

J'habite en silence un peuple qui sommeille, frileux sous le givre de ses mots. J'habite un peuple dont se tarit la parole frêle et brusque.

J'habite un cri tout alentour de moi –
 pierre sans verbe –
 falaise abrupte –
 lame nue dans ma poitrine l'hiver.

Une neige de fatigue étrangle avec douceur le pays que j'habite.

[...]

J'habite un peuple qui ne s'habite plus.
 Et les champs entiers de la joie se flétrissent sous tant de sécheresse et tant de gerbes reniées.

J'habite un cri qui n'en peut plus de heurter, de cogner, d'abattre ces parois de crachats et de masques.

J'habite le spectre d'un peuple renié comme fille sans faste.

Et mes pas font un cercle en ce désert. Une pluie de visages blancs me cerne de fureur.

Le pays que j'habite est un marbre sous la glace.

Et ce pays sans hommes de lumière glisse dans mes veines comme femme que j'aime.

Or je sévis contre l'absence avec, entre les dents, une pauvreté de mots qui brillent et se perdent.

[...]

Un peuple parle en silence
 Un peuple ne rugit point d'une parole haute
 D'une altitude de parole où règne en force le tonnerre
 Un peuple parle un langage de ciment de pétrole
 langage d'arbre et de moisson
 Un peuple frémit sous l'appétit des villes
 mais ne s'égare en des sentes où brille
 un gouffre de paroles
 qui brillent et brillent dans l'orgueil de l'espace

Mais un peuple sait la soif de ces phrases qui sont crues de rivières
 Ces fauves rivières vierges qui s'ébrouent dans la forêt crépitante
 le peuple fauve et vierge

La parole d'un peuple sa racine la nomme
 sans laquelle il n'est point d'arbre ni de fruit.

Mon rapport avec la nature s'affine jusqu'à l'amour dans *Nuaison* et dans la première partie de mon dernier recueil, *Le désert maintenant*, publié en 1987. Mais dans la seconde partie, l'homme producteur de déchets (guerres, pollution, dégradations de toutes sortes) fait son apparition sépulcrale. Ici, après de brèves accalmies, règne un désespoir à peu près total parce que plus rien ne répond :

J'ai tant crié que j'ai crevé l'écho même de l'écho.

Ici, je me bute au vacarme des autres mais surtout à la surdité des autres et du monde tel qu'il va... Le dernier texte du livre, intitulé « Attente », et qui n'est pas à proprement parler un poème, résume ma pensée du moment :

J'attendais vraiment que le Verbe se fasse chair.
Je travaillais fort et sombrement à cet Ouvrage.
Je suivais une étoile insoutenable et morte.
Je vivais l'adoration d'Image...

Quand j'ai perdu la foi, j'ai vécu l'Enfer.
Il ressemblait à la mort des métaphores,
des métonymies, des catachr ses,
et de tous les tropes savants.

Mais il n'y eut d'apocalypse que rhétorique.

N'empêche, je ne voudrais pas terminer sur ce sombre registre. Et je voudrais résumer ce qui, pour moi, fonde le travail de l'artisan du Verbe et, sans doute, de bien d'autres disciplines. L'artiste *métaphorise* son inconscient, et son inconscient, qu'il le veuille ou non, est lié à une culture. De même, sa représentation du monde procède d'une reconstruction de son inconscient, d'une part, et de l'influence d'un environnement précis, d'autre part.

En résumé, la poésie est l'une des formes d'art les plus intuitives parce qu'elle est la plus proche de l'inconscient qui, lui, est plus proche des forces originelles du monde et de leurs rythmes.

Nous sommes d'un pays excessif géographiquement et, du point de vue historique, une aberration. Si j'ai souvent p ch  par excès, autrefois, c'est par fidélité à ce pays fou, c'est en voulant exprimer tant ce que je suis que ce pays d'où je suis issu.

De plus, je crois que ma vision du monde entre nature et culture correspond aux racines de l'homme québécois. Même chez l'archétype paysan dont je parlais plus haut, il existe une différence radicale par rapport à son homologue européen ou d'ailleurs: sa polyvalence culturelle.

Dans la plupart des cas, il était collé à une forêt infinie, des terres à perte de vue, au fleuve et à cette mer intérieure, superbe et dure, qu'est le golfe, luttant sans cesse contre un climat excessif. Le paysan européen, lui, est entouré depuis des siècles de clôtures d'un monde parfois superbe mais rétréci et de monuments séculaires. Ces deux-là ne peuvent avoir la même vision du monde, la même *weltanschauung*.

L'archétype nord-américain qui correspond le mieux à une certaine époque de mon cheminement, c'est sans doute, pris à son plus haut niveau d'abstraction, le mythe de *Moby Dick*, du capitaine Achab poursuivant obstinément, à travers le monde, dans une relation forcenée d'amour-haine, la grande baleine blanche, symbole de forces brutes, et qui, sans la conquérir vraiment, sombre avec elle dans des épousailles mortelles et paroxystiques. Mais je ne connaissais pas encore *Moby Dick* quand j'ai écrit la plupart de mes textes les plus éclatés... De toute façon, et j'insiste encore une fois, les comparaisons valent ce qu'elles valent.

*
* * *

Je voudrais terminer en livrant à votre réflexion deux aphorismes d'un de mes maîtres (je n'en ai pas beaucoup): Héraclite d'Éphèse.

Je crois vous avoir dit que la forme aphoristique, le fragment sont, pour moi, avec la poésie, des formes d'expression privilégiées. Et sur ce plan, les présocratiques m'ont apporté, depuis toujours, davantage que bien des philosophes à la prose discursive et creuse.

Ces aphorismes, on les trouve en exergue à certaines parties de ma rétrospective. Mais ils ne sont pas là pour le décor... Ils m'ont accompagné toute ma vie. Ils traduisent admirablement la contradiction de toute tentative d'appréhender le monde par la Parole. L'un dit:

La Parole qui va pénétrant l'âme est en progrès sur elle-même.

L'autre, en sens contraire, va plus loin :

Les frontières de l'âme, tu ne saurais les atteindre, aussi loin que sur toutes les routes, te conduisent tes pas : si profonde est la Parole qui l'habite⁴.

Cette contradiction est bien de l'Éphésien. Ce n'est pas en vain qu'on le considère comme le père de la dialectique. Et ce n'est pas pour rien, enfin, que je suis allé puiser dans ce livre fondamental qu'est pour moi *L'entretien infini*, de Maurice Blanchot, l'exergue qui ouvre mon recueil et dont je vous livre la fin, en guise d'une conclusion qui rejoint l'Éphésien :

– *Nommer le possible, répondre à l'impossible* : je me souviens que nous avons ainsi désigné les deux centres de gravité de tout langage.

– Cette réponse, cette parole qui commence par répondre et qui, en ce commencement, redit la question qui lui vient de l'Inconnu et de l'Étranger, voilà ce qui est au principe de cette responsabilité, telle qu'elle s'exprimera, par la suite, dans le langage dur de l'exigence : il faut parler.

– Parler sans pouvoir.

– Tenir parole⁵.

Je souhaite pouvoir continuer ce travail absurde et fascinant, cette quête d'un *plus-être* (comme on parle d'une plus-value), connaissant mieux les limites de cette quête mais sachant qu'il n'est point d'autres issues que de la poursuivre.

– Il faut parler...

– Parler sans pouvoir.

– Tenir parole.

4. Yves Battistini (trad.), *Trois présocratiques*, Paris, NRF-Gallimard (coll. Idées, 158), 1968.

5. Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

Bibliographie

Préfontaine, Yves (1957), *Boréal*, Montréal, Éditions d'Orphée.

Préfontaine, Yves (1960), *L'antre du poème*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public.

Préfontaine, Yves (1967), *Pays sans parole*, Montréal, L'Hexagone.

Préfontaine, Yves (1970), *Débâcle*, suivi de *À l'orée des travaux*, Montréal, L'Hexagone.

Préfontaine, Yves (1981), *Nuaison*, Montréal, L'Hexagone.

Préfontaine, Yves (1987), *Le désert maintenant*, Trois-Rivières, Écrits des Forges.

Préfontaine, Yves (1990), *Parole tenue*, Montréal, L'Hexagone (coll. Rétrospectives).